


LA GAZETTE DE POVERELLO

The logo consists of the words 'LA GAZETTE DE POVERELLO' arranged in an arc. In the center, there is a large, bold, black letter 'T'. Below the 'T', there are two stylized line drawings of buildings, one on the left and one on the right, flanking the base of the 'T'.

Numéro 2/2004 (avr-mai-juin)

Périodique trimestriel
Bureau de dépôt Bruxelles X
Numéro d'agrégation P308080

Edit. resp. : Johan Van Eetvelde
Poverello a.s.b.l.
Rue de l'Economie 4
1000 Bruxelles
Tél. 02/511.52.12
Compte 001-0865703-54
<http://www.poverello.be>

Chers amis du Poverello,

Beaucoup de collaborateurs, qui ont connu Jean Vermeire, pensent encore régulièrement à lui. Ils se remémorent certaines de ses paroles, ce qu'il a fait ou comment ils l'ont rencontré.

Dans chaque cas, ce sont son authenticité, son engagement et sa foi profonde en Jésus qui ont touché et inspiré ces personnes.

Ce qui revêt pour moi une grande signification et peut être proposé en exemple à tous les collaborateurs, c'est la manière dont le Poverello est né.

Jean Vermeire a quitté la belle nature des Ardennes où il aimait se retrouver dans son chalet et s'est plongé dans la grande ville, Bruxelles.

Dans ce chalet, il s'était laissé interpeller par l'Évangile et par les Saints qui avaient suivi Jésus très concrètement. Il rendait grâce au Seigneur pour sa miséricorde et réapprenait à prier. Mais il n'y est pas resté. Il ne pouvait y rester car Jésus, celui qui emplissait son cœur d'amour et de grâce, avait des frères et des sœurs dans le besoin. Il devait partir à leur rencontre. C'était un saut dans l'inconnu mais il savait pour qui il le faisait, pour Celui qui avait donné sa vie.

Quand Jean vint louer une chambre chez les Pères Capucins à Bruxelles, il n'avait pas d'idée préconçue. Il cherchait simplement à rencontrer les proches de Jésus et à essayer un petit peu de l'imiter. N'avait-il pas appris de Charles de Foucault que celui qui aime essaie d'imiter celui qu'il aime ?

En vivant chez les Capucins, il découvrit les Marolles, rendit visite aux gens, prit contact avec des organisations. Jusqu'au jour où il découvrit dans le couvent une salle inoccupée. Il put l'utiliser et l'ouvrir au bénéfice des frères et sœurs de Jésus. Au-dessus de la porte apparut le nom « Poverello ».

Jean Vermeire n'a donc pas commencé avec des études sur la pauvreté, il n'a pas réalisé des enquêtes, n'a pas élaboré les plans d'une organisation avec des objectifs quantifiables.

Il voulait simplement vivre l'Évangile dans le concret. Pour lui, cela voulait dire partager sa vie avec ses frères et sœurs dans le besoin.

La première chose qu'il fit avec les bénévoles du début, ce fut mettre de l'ordre, renouveler l'électricité (c'était du 110 V), installer toilettes et évacuation, isoler. Puis vinrent le café, la soupe, les tartines ... et les premiers hôtes.

L'un amenait l'autre. Ce qui était sacré, c'était le respect mutuel et l'amitié. Pas de privilège pour les « anciens ». Tous frères et sœurs en Jésus. C'est ainsi que Jean vivait son engagement. Sa force, il la trouvait dans la prière et l'Eucharistie, fondements de ce qui allait se construire ensuite.

Si nous vivons aujourd'hui notre engagement de cette manière, aucun risque de tomber dans la routine. Au contraire, chaque jour nous trouvera encore plus motivé.

Dans la règle de vie, rédigée en 1980, on lit ce qui suit :

« Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait.(Mt.25,40)

L'accueil des plus petits doit être à l'image de celui que Jésus leur réservait. Ceci implique que notre hospitalité ne pourrait être purement matérielle (nourriture, boisson, vêtements, chaleur, aide administrative): l'essentiel c'est le cœur. Nous ne pourrions construire une relation valable qu'en vivant parmi eux, en apprenant à les connaître, en les respectant, en les aidant et les aimant. Ainsi nous comprendrions mieux les répercussions de leur situation difficile sur leur relation avec Dieu. Nous trouverons peut-être le moyen de les y aider; entre autres, nous commencerons et nous terminerons la journée en offrant au Seigneur nos joies, nos espoirs, nos souffrances.

Si notre amitié peut les aider, eux, de leur côté, nous aideront à sortir de notre égoïsme. Ainsi l'accueil, notre 'travail', deviendra une prière permanente. »

Je suis conscient que mon chemin est encore long et que je dois chaque fois recommencer à nouveau. Merci à ceux qui partagent leur vie avec nous, à ceux qui nous aident, à ceux qui nous portent dans leur prière ou leur souffrance. Leur soutien nous est indispensable.

Johan

En 1997, 14 mois avant son décès, Jean écrivait dans notre gazette du Poverello :

... Les dix premières années de ma vie professionnelle j'ai eu l'occasion d'accompagner des mourants; j'étais ce qu'on appelait médecin de famille, ce qui veut dire que je pouvais partager les joies et les peines de ceux qui de 'patients' devenaient bientôt des amis: les confidences que je recevais, étaient une preuve de confiance, mais elles m'ont aussi beaucoup aidé à réfléchir sur le sens de ma vie. Si j'ai pu, après tant d'années, trouver enfin la voie du Bonheur, je le dois certainement à beaucoup de papas et de mamans qui ont connu le bonheur d'une naissance, mais peut-être encore plus à ceux qui ont souffert et ont quitté ce monde.

Il y a de ces moments qu'on n'oublie pas. Je me rappelle qu'un jour, c'était en 1946, je tenais la main d'un de mes amis atteint d'urémie: les reins étaient bloqués et plus rien ne pouvait l'aider. Il allait très mal, mais restait

tout à fait conscient. La morphine ne lui avait pas fait perdre sa lucidité. Vers la fin il s'est mis à balbutier une dernière prière, puis j'ai senti une légère pression de ses doigts; il regardait droit devant lui, comme s'il apercevait quelque chose dans le lointain et, doucement, de plus en plus imperceptiblement, il a répété le nom de Jésus.

Il y a plus de cinquante ans et c'est comme si j'étais encore assis auprès de lui. A ce moment-là et encore longtemps après, je ne pensais jamais à prier, mais cet 'évènement' a dû me marquer profondément, inconsciemment. Cependant, quand quelques années plus tard, je me suis trouvé moi-même face à la mort, je n'y ai pas pensé du tout : aucune prière n'est sortie ni de ma bouche ni de mon cœur. Je ne pensais qu'à m'accrocher à la vie, à tout ce que je n'avais pas encore pu goûter ... à toutes les futilités qui remplacent l'essentiel. Je voulais vivre, mais n'était-ce pas mourir d'une autre façon ?

Quand j'ai eu, quelques années plus tard, le bonheur inouï de rencontrer Jésus, qui m'attendait depuis si longtemps, qui m'aimait depuis toujours, 'toutes ces futilités qui remplacent l'essentiel' ont perdu toute signification : mon échelle des valeurs s'est écroulée. Je m'étais donné tant de peine à construire un monument sans fondation. Je soignais pour ma sécurité ... pour plus tard, quand j'aurais 60, 70, 80 ans peut-être. Mais quelle sécurité ?

Au moment de passer à l'autre rive, on ne pense pas à ses bons de caisse; on est confronté avec une réalité, qui est terrible, quand on ne peut compter que sur le matériel. Même une chambre de luxe, avec tout le confort imaginable, n'a plus aucune importance. A ces moments-là la présence d'un être cher est très importante; mais ce n'est pas suffisant. Elle peut même produire un effet de boomerang ... on doit tout quitter, tout ce qui nous est si cher.

Si, à ce moment-là, on n'a pas pu accepter qu'il faut se séparer pour mieux se rencontrer, on peut connaître des angoisses terribles. Aucune force n'est capable de les éliminer. Mais est-ce bien la solution d'enlever la faculté de penser à ce moment-là ? Personnellement j'ai préféré rester conscient plutôt que maqué par les médicaments.

Depuis que je suis au Poverello (presque vingt ans) beaucoup de mes amis sont décédés. La plupart sont venus des années, presque tous les jours, à la rue de l'Economie. Nous buvions un café ensemble, nous blaguions, nous jouions au billard et puis nous chantions des airs du bon vieux temps.

Pendant ce temps on oubliait sa misère, car on venait à la maison ! Ça me faisait surtout plaisir quand on m'appelait Papa Jean ou Jeanke.

Pendant que j'écris ces lignes, je pense à eux et j'en suis remué. Certains ont dû passer par de grandes souffrances, mais ils m'ont donné de fameuses leçons de patience, de pauvreté, mais aussi de foi et d'espérance.

Ils m'ont surtout appris l'aspect extérieur, le beau costume, les bijoux, l'érudition et le beau langage n'ont que très peu de poids dans la balance; au contraire, la franchise, la cordialité, la bonté, la serviabilité sont des qualités d'une très grande valeur. J'ai pris du temps à le comprendre, mais j'en suis devenu conscient et je demande aussi le courage de ne plus sombrer dans le matérialisme qui est capable de tuer tout bon sentiment.

Pour remonter la pente il faut accepter sa pauvreté, sa petitesse : nul n'est capable de le faire tout seul. La volonté est utile, mais ne suffira par exemple pas pour surmonter une dépression. Disons que nous ne sommes souvent capables que d'un peu de bonne volonté : ne laissons jamais tomber les bras ! Même si on se sent misérable, il faut croire en l'infinie Miséricorde et, comme disait ma maman : "Jean, même si tu te sens très mal dans ta peau et que tu as d'énormes problèmes, tu dois louer et remercier le Seigneur. Tu verras, tu seras toujours aidé."

Je l'ai essayé, même quand humainement je ne voyais plus d'issue. Au moment culminant de l'angoisse je m'y suis accroché, mais il faut persévérer; c'est très dur, mais c'est efficace. "Le Seigneur n'est jamais déçu de nous, Lui qui s'est laissé clouer à une croix. Son cœur restait ouvert à ses bourreaux ..."

Il faut attendre le dernier soupir pour pouvoir dire : Enfin, je suis arrivé ! Nous l'attendrons, malgré tout, le cœur plein d'espérance.

Affectueusement

NOS DEFUNTS.

Il y a vingt ans **Ludo** est arrivé pour la première fois chez nous. Il venait demander de l'aide et il est resté loger au Poverello durant plusieurs mois. Après nous l'avons perdu de vue pendant plusieurs années. Mais à partir de 1998 il revenait régulièrement prendre son repas chaud. En 1999 a commencé pour lui un long calvaire, mais au mois d'octobre 2003, entre séjours à la clinique et retours à la maison, sa santé s'est dégradée de plus en plus ; il a du être hospitalisé à la clinique Saint Jean.

Son plus grand désir était de rencontrer sa fille. Et le fait qu'elle a pu passer plusieurs moments avec lui était vraiment un très grand cadeau qui le rendait heureux.

Beaucoup de bénévoles sont allés le visiter. Agnes et Frida étaient des plus régulières. Ludo était toujours de bonne humeur et ne se plaignait pas de sa maladie. Il savait profiter d'une petite cigarette ou d'une bière. Il aimait aussi les bananes (son repas de singe comme il le disait lui même) mais à la fin il n'en avait plus envie. Alors il rêvait de croquettes au fromage, un jour Agnes et son mari sont allés en ville pour en trouver. Ce fut un repas de fête ! Son dernier samedi il chantait encore '1 Live' de Xandee comme s'il n'y avait rien. Mais le lundi après on nous annonçait que Ludo était décédé.

Il avait encore beaucoup de rêves. Malgré le mal et la souffrance qu'il a connu, il était quand-même très reconnaissant vis à vis de toutes les personnes qui l'ont visités. Il se sentait entouré de sa file, et de beaucoup d'amis à qui il a donné plusieurs leçons de courage et d'optimisme.

Il acceptait sa mort sans révolte et avec résignation. Il avait préparé lui même une grande partie des textes pour la messe de son enterrement. Beaucoup de monde y assistait. C'était une célébration intense avec beaucoup de musique et d'émotion.

Merci Ludo, tu nous manques.

Au nom de tous ceux qui t'ont connu, merci pour ton exemple.

- - - - -

A Tielt **Frédéric** (34ans) est décédé soudainement. Ce papa de trois enfants aimait accompagner la famille de Poverello au pèlerinage annuel à Banneux. Cette année-ci les enfants y étaient avec leur maman. Ils ont prié pour leur papa. Leur prière à la source était que leur papa revienne. Prions pour que cette famille éprouvée trouve un nouvel équilibre en sachant que celui qui leur manque est tout près d'eux mais d'une autre façon.

- - - - -

C'est en rentrant du pelé à Banneux que j'ai reçu un message sur mon répondeur pour m'annoncer une triste nouvelle: notre ami **Joseph Lumbaza** était décédé à l'hôpital ou il avait été transporté suite à une chute, conséquence d'une hémorragie cérébrale.

Joseph était bien connu à la Rue Verte et à la Rue de l'Economie et nous a profondément marqués : il était discret, serviable, poli, souriant.

Bien souvent en arrivant au Poverello, il allait tout de suite s'attabler, tellement il avait faim, il accueillait son plat et tout ce qu'on voulait bien lui donner avec un large sourire et longtemps résonnera encore dans nos oreilles son « oui... c'est très bien... merci », chantant à la manière africaine.

Ensuite il prenait le temps de nous expliquer ses petites misère, ses soucis : son minimex insuffisant, la mise en ordre de ses papiers et l'espoir de faire venir bientôt sa femme et ses deux enfants en Belgique.

En dernière minute, il a été autorisé à nous accompagner à Lourdes : quelle joie ce fut pour lui et quelle reconnaissance pour le Poverello.

Je le vois encore monter dans le car, curieux de tout ce que l'aventure du voyage lui réservait et heureux de participer à ce pèlerinage pour porter à Marie ses soucis, ses difficultés, sa famille. Il en est rentré rayonnant !

Il nous a quittés aujourd'hui. Un cousin et son frère ont préparé eux-même un veillée de prière et la célébration des funérailles à Ste.Marie, mais ils n'ont pas pensé à nous prévenir du jour et de l'heure du service.

A notre grand regret le Poverello n'était pas représenté pour l'accompagner dans son dernier voyage, mais sans nul doute, il pourra compter sur les prières de la grande famille du Poverello. Merci d'avance pour lui.

Mireille (Rue Verte)

SAMEDI 8 MAI...

traditionnel pelé à Banneux. Cette année encore 4 cars sont partis de Bruxelles pour rejoindre les autres Poverellos à Banneux.

C'est avec toujours autant d'enthousiasme que nous avons pris la route.

Heureux de 'vivre' ensemble une belle journée de fraternité et d'amitié.

Heureux de prendre du temps en ce mois de mai pour prier Marie, lui confier toutes nos intentions, tous ceux que nous aimons, tous nos Poverellos, nous laisser conduire par Elle à la source.

A la source, nous pouvons 'pousser' nos mains dans l'eau, geste symbolique pour nous guérir de nos blessures, parce que cette source n'est autre que son fils Jésus, le seul Sauveur.

Heureux de 'célébrer' ensemble : comme chaque fois l'eucharistie qui nous a rassemblé à la Chapelle des Messages fut un temps fort de la journée : oui il est bon d'être tous ensemble, unis pour chanter sous la conduite dynamique de Lucienne et Michèle, pour louer le Seigneur et Lui rendre grâce pour nos Poverellos et tout ce qui s'y vit. Ils ne pourraient tenir s'ils n'étaient pas l'œuvre de Dieu dont nous ne sommes que les instruments, si nous ne les Lui confions pas tous les jours.

Heureux aussi de nous retrouver à cette grande salle bien garnie au Poverello pour manger un excellent repas, préparé et servi avec tant de cœur, et d'y retrouver des visages connus comme en famille.

Heureux d'être à la fête à la communauté Saint Jean : musique et chants étaient animés par Lucienne et Michèle, la vidéo de notre voyage à Lourdes a été projetée et nous a rappelé tant de bons souvenirs !

Heureux enfin d'aller 'ANNONCER' tout ce que nous avons vu et entendu : nous repartions avec 1 CD des chants de Lourdes ou une vidéo de Lourdes... bref tout le matériel nécessaire pour déjà faire envie de s'inscrire pour notre prochain voyage à Lourdes annoncé en 2008, pour fêter le 150ème anniversaire des apparitions de Marie à Bernadette.

Merci à tous pour cette journée formidable !

Mireille